

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice — Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant

Sommaire — Avis — Le Jubilé Sacerdotal du Souverain Pontife Léon XIII — Nos Missionnaires I. Avant le départ — II. En route pour la Patagonie — Lettre de Paris — Fête de Saint François-de-Sales à l'Orphelinat St-Gabriel de Lille. Lettre de D. Beauvoir — La fête des Coopérateurs Salésiens à la Ciotat — Grâce de Notre Dame Auxiliatrice.

Nous rappelons à nos Coopérateurs que le port des lettres pour l'Italie est de 0,25 c.

Nous les prions de vouloir bien écrire lisiblement leurs noms et adresses sur chaque lettre. L'oubli de cette précaution nous oblige, à notre grand regret, à laisser des lettres sans réponse.

Nous engageons les personnes qui nous adressent des lettres recommandées à les sceller de 5 cachets en cire; c'est une formalité nécessaire pour en garantir la sécurité.


AVIS.

Les années précédentes, vers l'époque où nous sommes, Dom Bosco se rendait ordinairement dans le Midi de la France, à Menton, Monaco, Nice, Cannes, Toulon et Marseille pour voir ses amis et bienfaiteurs.

Cette année, il se voit forcé de renoncer à ce voyage qui lui aurait procuré, en même temps que de réelles consolations, des aumônes dont il a le plus grand besoin, pour ses chers abandonnés.

Grâces à Dieu, il n'est point malade, mais la diminution de ses forces, les infirmités et le conseil des médecins, lui font une obligation rigoureuse de rester à Turin.

Rien ne l'empêchera, il va sans dire, de répondre aux lettres qui lui seront adressées, et de recevoir les personnes charitables désireuses de l'entretenir. Dans la seconde quinzaine d'avril, Dom Bosco se rendra à Rome. Et, si les travaux ne subissent aucun retard, il assistera, le 7 mai, à la consécration solennelle de l'église du Sacré-Cœur de Jésus, magnifique édifice qui est l'objet de ses plus vives sollicitudes.



LE JUBILÉ SACERDOTAL

du Souverain Pontife Léon XIII.

Le dernier jour de l'année 1887, notre Saint Père Léon XIII célébrera le cinquantième anniversaire de sa première Messe.

Le 31 décembre 1837 il fut ordonné prêtre. Voilà donc cinquante ans de combats, de victoires et de lauriers immarcescibles.

Son esprit, son cœur, sa science, ses œuvres, sa dignité suprême, sa fermeté inébranlable devant les ennemis de l'Eglise, ses triomphes sur les erreurs et les sectes coalisées, qui dirigeaient leurs efforts contre Lui et contre le Saint Siège, tout lui fait une telle couronne de gloire, qu'elle resplendira dans les siècles à venir. C'est aux applaudissements de millions et de millions de catholiques, qui lui renouvellent leur serment de fidélité; c'est à la face du monde qui reconnaît la plénitude de sa paternité, c'est parmi l'admiration du ciel et de la terre qu'Il offrira, le 31 décembre, la Victime immaculée, faisant revivre ce jour-là les pures joies et les saints ravissements de sa première Messe.

Toutes les nations se sont mises à l'œuvre, pour célébrer cette fête solennelle, et de tous côtés, de mille manières, on prépare des honneurs tels que n'en reçut jamais peut-être aucun Souverain de la terre, quelque reconnaissance que ses peuples lui eussent vouée.

De fait, la gloire du Pape a sa source, sa raison d'être et sa fin dans la gloire de Dieu lui-même, avec laquelle elle se confond, et d'où l'homme tient le gage de sa félicité. Il était écrit, cet événement mémorable, dans les desseins de la divine Providence, pour faire connaître de plus en plus au monde, ce que c'est que le Pape, et quel Pape est Léon XIII.


Les adeptes de l'erreux ont proclamé bien haut que la Papauté est morte. Mais les familles, les Associations, les Ordres religieux, les peuples entiers attendent ce jour de bénédiction pour proclamer à leur tour ce que mille fois déjà ils ont répété.

— La Papauté vit, elle vivra victorieuse jusqu'à la fin des temps, et nous, ô Saint Père, nous sommes et serons toujours pour vous.

— Nous avons déjà parlé plusieurs fois dans notre *Bulletin* de cette splendide démonstration de foi. Notre Société ne sera certainement pas la dernière à offrir au Souverain Pontife le tribut d'amour et de respect qu'elle aura jugé le plus convenable, comme elle l'a manifesté au Comité d'initiative de Bologne, par les deux lettres du 25 mai et du 27 décembre de l'année écoulée. Mais nous tenons à affirmer nos sentiments d'une façon particulière, en livrant au culte, cette année, l'église du Sacré-Cœur.

Cette église, on le sait, a été construite sur le Mont Esquilin par Dom Bosco, d'après la volonté du Saint Père lui-même, qui a daigné, dans sa généreuse munificence, prendre à sa charge les frais de la façade monumentale de l'édifice. L'accomplissement par les Salésiens, d'un désir si cher à Léon XIII, voilà la part principale que nous voulons prendre à cette pieuse émulation de dévouement et d'amour envers le Saint-Siège.

N'est-ce pas au Sacré-Cœur de Jésus que l'Eglise est redevable de ses triomphes?



NOS MISSIONNAIRES.

I. Avant le départ - II. En route pour la Patagonie

I. — Avant le départ.

Marseille, le 13 décembre 1886.

BIEN-AIMÉ PÈRE,

Tous mes compagnons de voyage me prient de vous écrire un mot, pour que vous ayez notre dernière pensée, à l'heure, où, envoyés par vous vers les âmes de la Patagonie, nous allons renouveler la cérémonie des adieux.

Dans quelques instants, la chapelle de l'Oratoire St. Léon réunira une foule émue, des cœurs que vous aimez et qui vous aiment. Sa Grandeur Mgr. l'Évêque de Marseille daignera présider, et tous nos bienfaiteurs de la ville se trouveront là pour demander à Notre-Dame de la Garde de bénir notre voyage. Vos enfants, vénéré Père, courbés sous la main bénissante du Pontife, se souviendront que la France n'a jamais méconnu votre voix.

Ils diront à Dieu, pour son bonheur, ce que vous leur avez appris à dire. Et cet adieu de bénédiction, ce cri de reconnaissance, sera le germe de bénédictions plus grandes encore: l'accroissement de votre action et de vos œuvres par

toute la France. Nous penserons à tout cela, au milieu de nos tristesses, dernières révoltes de la nature contre les épines du sacrifice.

Eh oui, bien-aimé Père, nous sommes tristes. C'est vous que nous laissons. Nous aurons toujours vos prières; mais vos regards de Père, la joie de vous posséder comme vous savez vous donner, ce commerce de notre âme avec votre âme, nous perdons tout. Et puis, c'est notre cher Oratoire, c'est la patrie, ce sont nos vénérés Supérieurs, les âmes si chères de nos parents, les confrères, nos bienfaiteurs, tous ceux, en un mot, que Dieu nous a donné à aimer. Adieu à tout et à tous.

Mais ne croyez pas que nous soyons indignes de vous. Sur les blessures que font l'amour de Dieu et des âmes, Notre-Seigneur applique un baume merveilleux. La joie surnaturelle du sacrifice fait oublier le sacrifice lui-même. Vous nous avez donnés: nous ne nous reprendrons pas. Nous voulons être généreux et vraiment il nous en coûtera peu.

La pensée des travaux auxquels la Providence toute miséricordieuse du bon Dieu nous destine, la perspective des âmes qui nous attendent pour connaître la grâce et acquérir la gloire, le viatique puissant de votre paternelle bénédiction, le secours continu de vos précieuses prières, les labeurs, les dangers et les joies de l'apostolat, voilà le baume. Et puis, n'est-ce rien que d'entendre l'Église de Dieu et de donner de nouveaux enfants à Jésus-Christ, vivant et se perpétuant en son Vicaire ici-bas?

Et maintenant, Père bien-aimé, laissez-nous vous dire un merci du plus profond de notre cœur, pour tous vos bienfaits. Nous avons reçu de vous tout ce que le bon Dieu nous a accordé de grâces; c'est par vous, par vos soins et par votre exemple que ces grâces ont orienté notre vie vers les œuvres divines. Dites à nos admirables bienfaiteurs qui, des *quatre vents du ciel*, vous apportent le concours de leurs prières et de leurs aumônes, dites-leur que, si le jour de la justice réserve des trésors de miséricorde à tous, le jour des récompenses leur apportera les surprises d'une félicité immense, éternelle, sans rapport de comparaison, avec les efforts de la plus généreuse charité.

Ils ne travaillent pas seuls à amasser les joies de leur éternité: le Jésus qui aime les pauvres, les petits et les abandonnés, entend tous les jours le murmure de la prière que la reconnaissance tire de trois cent mille poitrines; et quand nos pauvres sauvages pourront bégayer ce Nom si doux et si fort du Jésus qui les a rachetés, la plus petite parcelle de grâce procurée à ces âmes jusqu'alors déshéritées, vaudra un poids immense de gloire aux propagateurs de la bonne nouvelle.

Je m'arrête. La cloche nous dit qu'à la chapelle tout est prêt. Nous partons. Ce soir, à 6 heures, nous levons l'ancre. Et puis, c'est l'inconnu, sans doute, mais l'inconnu de la Providence, qui nous appelle où nous allons. Vous serez avec nous, n'est-ce pas, et tous les jours vous nous bénirez encore de tout votre cœur de prêtre et de Père.

Au nom de tous, je vous offre en toute humilité nos sentiments d'affection filiale et de profonde vénération,

GASTALDI SÉBASTIEN, prêtre.

II. — En route pour la Patagonie.

A bord du *Thibet*. Iles Canaries,

le 23 décembre 1886.

Voilà dix ans que l'*Ibérie* emportait vers l'Uruguay les premiers Salésiens, dont leur Père se séparait, pour leur donner un apostolat lointain. Peu après, ce fut le tour de D. Costamagna, envoyé en Patagonie. Le paquebot *Sainte Rose*, comme l'*Ibérie*, du reste, se conduisit assez mal pendant la traversée. Le souvenir de ces deux voyages vous est encore présent, je le sais; et tous ceux qui se sont succédé depuis, dans les meilleures conditions possibles, ne sauraient vous faire oublier leurs aînés.

Le diable paraissait avoir pris son parti de rencontrer souvent des Salésiens sur la route d'Amérique: il n'en est rien, et vous allez le voir.

Notre première nuit de navigation, remplie d'événements aussi prévus que redoutés, ne manque pas d'un certain charme... sur le papier. Tout le petit bataillon Salésien a dû commencer un *noviciat* d'un genre particulier. Les exercices sont très-nombreux, assez intéressants.... pour ceux surtout qui ne les font pas, et cessent complètement quand on est *profès*.

Il faut cependant connaître un peu d'arithmétique, sous peine de.... ne pas trouver son compte.... Cependant, je le dis bien vite, on a vu des vaillants passer *profès* sans avoir été *novices*. Mais c'était le bien petit nombre, et pour les deux tiers et demi la *ferveur*, involontaire, sans doute, était la note générale. L'excellent commandant du *Thibet*, M. Andras, que cette... *activité* amusait passablement, mettait tout sur le compte du golfe de Lion, d'abord, puis du golfe de Valence. Comme les *opérations* continuaient toujours avec un entrain point du tout spontané, le détroit de Gibraltar fut aussi accusé par M. Andras de toute sorte de choses, très-vraies, paraît-il. En revanche, le commandant disait un bien considérable de l'Atlantique. A l'en croire, à peine l'hélice commencerait-elle à tourner hors de la Méditerranée, que le navire et les estomacs reprendraient infailliblement l'équilibre. *Nous serons*, disait-il, *en pleine bonace*. Ceux qui n'étaient pas *absorbés* par d'autres occupations, paraissaient essayer de vouloir croire à une promesse si consolante; d'autres demeuraient incrédules, et non sans *motifs*, je l'avoue. Le 16, de fait, vers l'extrémité du détroit, calme convenable. En moins de rien, tout le monde se trouve à table. Pour une demi-douzaine de raisons, personne ne manque à l'appel: la première, c'est que depuis Marseille l'estomac n'a jamais rien demandé: *au contraire*...

Mais nous voici de l'autre côté du détroit. Le plus grand nombre est admis à la *profession* et la gaité reparait un peu; on crie: *Vive l'Atlantique!* Nous avons crié trop vite et trop fort.

L'Atlantique, sans doute, n'aime nullement les ovations. Quoiqu'il en soit, le *Thibet* se mit à danser d'une certaine façon qui aurait pu être plus agréable. Vers midi, le *Thibet* reprend son sérieux, et redevient un paquebot grave, raisonnable enfin.

Le cher commandant Andras se remet à dire beaucoup de bien de l'Atlantique: on ne le croit presque plus, sans preuves convaincantes.

D'après l'excellent homme, nous venions d'avoir les reliefs d'une bourrasque solide, servie par l'Atlantique à d'autres navires. Je pense, à part moi, qu'avec des restes encore si abondants, les navires en question avaient dû assister à un véritable festin de péripéties terribles. L'opinion commune est que la fameuse *bonace* annoncée par le capitaine sera pour le prochain voyage. En attendant, réputation volée.

Cependant, la mer n'offrait pas un aspect très-rassurant. Bientôt, c'est une tempête en règle et selon la formule. Les vagues démontées font fureur contre le pauvre *Thibet*, qui, à tout instant, plonge de l'avant d'un façon inquiétante. Si j'étais un virtuose de l'école descriptive, je vous ferais un tableau réussi des splendides horreurs d'une tempête. Et certes, la matière ne me ferait pas défaut. Nous avons eu, de l'avis de l'équipage, ce qu'on peut désirer de mieux, dans le genre, bien entendu. Tout le monde n'est pas *Horace Vernet*. Il faut être un artiste forcené, pour se faire attacher au grand mât, et crier, quand tout, foudre, pluie et vagues, fait rage contre le pauvre navire, « Oh! que c'est beau! » Pour nous, l'esthétique et la littérature étaient les moindres de nos soucis. Attachés avec des courroies dans nos couchettes, en danger d'être broyés à chaque instant par nos bagages qui dansaient une sarabande effrénée, nous faisons, de temps à autre, des actes de contrition. Quand l'avant s'enfonçait, pendant plusieurs secondes, l'hélice, en complète villégiature, battait l'air follement et s'en donnait à cœur-joie; mais nous ressentions un ébranlement insupportable.

Un paquet de mer qui enfonça une porte donna entrée libre aux vagues, jusqu'aux cabines. Grand désarroi. On songe à chercher un port quelconque: impossible: on est loin de tout abri. Pendant deux jours nous dansons sur place. Episode: le marbre de ma table de toilette, prenant part à la fête, se donne dans mon étroite cabine un mouvement considérable. Enfin, il se précipite sur ma couchette pour en finir avec moi: un rapide mouvement de tête m'a sauvé la vie. Je crie au secours: on arrive, et ce marbre enragé est *amarré* avec les courroies et les égards qui lui sont dûs.

Nos pauvres Sœurs, réunies dans une même chambre, avaient de l'eau jusqu'à mi-jambe. Elles purent enfin gagner le salon, où du moins les vagues n'arrivaient point. Au bout de quelques instants, elles entonnèrent l'*Ave, Maris Stella*, que l'équipage entier entendait à travers l'ouragan.

On ne peut guère se faire une idée de l'impression que produit ce chant en une pareille

circonstance. Je ne crois pas que quelqu'un y ait échappé; jamais l'*Ave, Maris Stella*, ne m'avait paru aussi beau.

Apprenant que plusieurs d'entre nous s'étaient aventurés sur le pont, pour respirer un peu d'air pur, je ne voulus pas être en reste d'héroïsme. Mal nous en prit à tous. Une vague attrape le bateau par le travers et alors, cela se comprend, bain complet pour tous les héros malheureux. Sauve-qui-peut général et ensuite *sèche...* qui peut. On cherche l'escalier des cabines. Tout le monde sait, ou croit savoir, à quoi sert un escalier: à descendre, dirait n'importe qui. — Pas du tout: A prouver que Marie Auxiliatrice ne perd jamais de vue les Salésiens.

Le jeune abbé Graglia ayant perdu pied sur le pont, s'est trouvé devant les cabines très-rapidement. Il avait roulé 16 marches aux arêtes d'acier. On accourt épouvanté. Rien de cassé, pas le moindre mal. Vive Marie Auxiliatrice! Elle s'est très-certainement beaucoup occupée de nous durant ce voyage, et vous nous aiderez à la remercier.

La tempête, comme honteuse de nous avoir tant tourmentés, disparut complètement et le mardi nous avons pu célébrer la sainte Messe à bord.

Le bon Dieu est tout-à-fait *chez lui* sur le *Thibet*, excellent navire orné d'un capitaine excellent. « Dis-moi qui te *commande*, et je te dirai qui tu es. Ce proverbe, un peu mutilé peut-être, est encore très-vrai arrangé de la sorte.

Prenez passage sur le *Thibet* et vous verrez. Le corps des officiers et tout l'équipage sont à l'avenant. Respect, complaisance, soins, égards rien ne nous a manqué. Je tiens à offrir ici à tout le monde nos plus vifs remerciements.

Que vous dirai-je encore, vénéré Père? Nous avons fait au complet notre neuvaine de Noël. Et tous les jours, catéchisme aux enfants du bord, qui feront leur première Communion le jour de l'an.

Grâces à Dieu, notre santé à tous est excellente. Encore un mot pour vous dire nos meilleurs souhaits pour les fêtes de Noël et du nouvel an. Veuillez en faire part à nos chers supérieurs, à nos confrères et à nos bienfaiteurs. Priez tous pour nous, afin que nous soyons tels que Notre-Seigneur nous désire. A bientôt une autre lettre.

Pleins de vénération pour vous, vénéré Père, nous vous baisons la main avec une filiale tendresse et demeurons en Jésus Enfant.

Vos fils très-affectionnés et humblement dévoués

D. LOUIS LASAGNA.

LE 30 JANVIER 1887

ou une double fête de 1^{re} classe à l'Oratoire Salésien de Ménilmontant.

BIEN VÉNÉRÉ PÈRE,

Nous avons eu quelques fêtes vraiment belles à Ménilmontant, et je viens en toute simplicité vous les raconter, certain de réjouir votre cœur

paternel, certain aussi que nos bons Coopérateurs en liront avec satisfaction le récit, si vous jugez bon de lui donner place au *Bulletin Salésien*.

Les premiers développements de la vie chez l'enfant: un premier mot, la première dent, les premiers pas.... donnent lieu en famille à d'aimables réjouissances; ainsi en est-il de notre œuvre, pour laquelle tout progrès: l'ouverture de l'internat, la bénédiction d'un atelier.... nous fournit l'occasion de convoquer nos Coopérateurs et de glorifier avec eux pieusement et joyeusement la Bonté Divine, qui bénit manifestement notre œuvre, inaugurée hier et dont les progrès rapides donnent de belles espérances pour le bien de la pauvre jeunesse et pour la consolation de l'Église.

Parmi ces fêtes, il en est qu'il faut passer sous silence ou seulement mentionner, et pourtant quel plaisir j'éprouverais, par exemple, à vous raconter en détail notre belle nuit de Noël, avec l'arbre traditionnel, la Messe de minuit si pieuse... le joyeux réveillon... et puis le jour de l'an... et les étrennes mises aux enchères; le jour des Rois avec son gâteau et nos roitelets buvant à la santé de leurs sujets d'un jour... Je dirai cependant quelques mots de deux fêtes plus marquantes, pour m'arrêter ensuite plus longuement à la journée mémorable dont la description fait l'objet principal de cette lettre et que, non sans motif, nous appelons une *double fête de première classe*.

Au 12 décembre dernier, en l'honneur de l'Immaculée Conception, avait été fixée la bénédiction des deux nouveaux ateliers, les ateliers de tailleurs et de cordonniers.

Nos Coopérateurs, invités par une lettre circulaire dans laquelle nous leur exposons l'état actuel de l'œuvre et nos désirs..., étaient venus nombreux.

La double réunion pieuse et récréative (comme toujours, inséparablement unies dans les maisons de Dom Bosco) était présidée par M. l'abbé Pisani, fondateur de l'œuvre. « Le soldat, nous dit-il au début de l'allocution qui suivit les Vêpres, le soldat salue, non sans émotion, le régiment dont il a fait partie, alors même que les figures ne sont plus les mêmes et que l'uniforme s'est quelque peu modifié, car c'est toujours son drapeau et avec son drapeau le dévouement à la patrie... et voilà pourquoi, aujourd'hui, j'aime à saluer l'œuvre de Ménilmontant. Il est vrai, les développements qu'elle reçoit, lui donnent une physionomie nouvelle, mais ces progrès s'opèrent sous la puissance du principe même qui a présidé à sa création: le dévouement chrétien à la jeunesse ouvrière, et l'amour de Jésus et de son Église, autrefois comme aujourd'hui, font battre ici tous les cœurs... ces accroissements, du reste, que prend l'œuvre, les fondateurs du Patronage les avaient rêvés.... et nous lui souhaitons, à cette œuvre, nous lui prédisons bien d'autres progrès, bien d'autres succès, bien d'autres fêtes ».

Electrisés par ces paroles brèves, mais incisives, nos enfants entonnent les Litanies de la Sainte Vierge pendant que la procession, ban-

nière ou plutôt drapeau sacré en tête, nous conduit vers les nouveaux ateliers. Un instant le défilé s'arrête et nous entendons les formules liturgiques appeler les bénédictions d'En-Haut sur le double Sanctuaire consacré à Jésus Ouvrier, sous le vocable du grand apôtre français de la charité St. Vincent-de-Paul.

Au retour dans la chapelle, la bénédiction du Très-Saint Sacrement clôtura la première partie de la fête. La seconde partie, celle des divertissements suivit de près, mais je laisse chacun imaginer ce que peuvent donner d'entrain, d'esprit, de gaieté, pendant deux heures nos 150 *montagnards*, comme on les appelle, les enfants terribles de Ménilmontant.

De fait nos Coopérateurs étaient contents, nous aussi nous l'étions et Dieu avec nous... tout s'était si pieusement, si joyeusement passé. — Ah! bien-aimé Père, pourquoi faut-il que vous demeuriez si loin de nous!

J'arrive à une autre fête marquante, celle de St. François-de-Sales. Nous avons fait de notre glorieux Père le patron spécial du Patronage des écoliers, et c'est pourquoi nous avons fixé pour nos écoliers externes et pour l'internat la solennité au jeudi vingt-sept janvier. M. le Curé de Ménilmontant avait, avec la plus grande bienveillance, accepté de la présider, et bon nombre de nos Coopérateurs, car ils semblent compter pour rien l'ascension de Ménilmontant, lorsqu'il s'agit de donner à une œuvre de Dom Bosco un témoignage de sympathie, rehaussaient par leur présence la solennité de la fête et augmentaient la joie de la petite famille Salésienne. Oh! qu'ils étaient pieux et joyeux nos chers petits, et combien leur bonheur faisait plaisir à voir.

Quelle piété le matin à la Messe de Communion; quelle joie à la grand' Messe, précédée du pain bénit si pieusement goûté.... et chantée par M. l'abbé Salmon, vicaire à Belleville. Quelle joie et quelle piété dans l'après-midi, soit à la séance récréative dans laquelle nos petits acteurs internes et externes, la plupart débutants, conquièrent bravement de fréquents et de sincères applaudissements; soit aux offices de la chapelle commencés par une délicate et très-édifiante allocution de M. l'abbé Salmon sur St. François-de-Sales enfant, et se terminant par la bénédiction du Très-Saint Sacrement, donnée en l'absence de M. le Curé empêché, par M. l'abbé Corlay, vicaire de Ménilmontant.

Mais j'ai hâte de raconter notre dernière fête. Improvisée par le bon Dieu, elle a obtenu un succès sans précédents et présenté un intérêt et un charme tout particuliers.

Pour donner une idée de l'impression qui a gravé pour jamais dans nos âmes le souvenir de cette belle journée, je dirai quelques mots des circonstances qui l'ont provoquée et des deux héros qui en furent l'objet.

Il y a deux ans, lorsque la Divine Providence vous confia, vénéré Père, le Patronage de Ménilmontant, vous n'aviez pas beaucoup de sujets disponibles, et c'est au nombre de deux seulement que vos enfants, munis il est vrai de vos

conseils et de votre bénédiction, prirent la conduite de cette maison. Hélas, les œuvres en exercice défiaient leurs forces même décuplées; heureusement la Très-Sainte Vierge nous avait ménagé des auxiliaires qui devinrent, par leur expérience et leur zèle, nos plus précieux Coopérateurs.

J'entends parler de ces jeunes-gens du monde, la plupart étudiants aux écoles de droit, de médecine, des beaux-arts..... que M. Pisani avait groupés autour de son Patronage. Il les recrutait, on le devine, dans les conférences de Saint Vincent-de-Paul, partie dans la Conférence de Ménilmontant, partie dans celle de Saint Dominique, sur la paroisse de Notre-Dame-des-Champs. Oui, sur la paroisse de Notre-Dame-des-Champs! et nous les avons vus chaque dimanche, souvent en semaine, voire même dans les plus affreuses soirées d'hiver, affronter cette montée d'une heure de marche et arriver souriants, pour donner à de trop rares élèves une leçon de catéchisme, de dessin ou de musique; visiter quelque apprenti malade, préparer une séance, soutenir enfin le Patronage, et cela, sans même songer à la récompense, pas même à la reconnaissance, heureux de sacrifier ressources, temps, plaisirs, talents... à la noble cause de Jésus Ouvrier.

Survinrent les temps d'épreuve pour l'œuvre... or, non-seulement ils ne la négligèrent pas, leur chère œuvre, mais en dépit ou plutôt à cause des épreuves mêmes, ils s'y attachèrent plus que jamais et ils prirent dans leur foi et leur ardente charité la mission de maintenir à tout prix un asile que Satan voulait fermer parce que là... au cœur de la Révolution, naissait et croissait une génération nouvelle d'enfants et d'ouvriers chrétiens... Et, grâce à Dieu, ils ont réussi!

Je n'en dis pas plus long, car tous, chaque mois, ces bien-aimés confrères lisent assidûment le *Bulletin Salésien*..... Mais si tous, grâce à Dieu, vivent encore, tous hélas!... (parole égoïste) n'ont plus pour unique compagne de leur vie la charité!...

C'est ainsi qu'un jeune architecte de talent, président, je veux dire, le chef de notre phalange de vaillants, reçut de la main du Divin Architecte qui dispose toutes choses suavement, une épouse qui partage ses sympathies toujours fidèles à Ménilmontant.

C'est ainsi encore qu'un docteur en médecine, qui eut pour premiers clients nos pauvres apprentis, a subi le même charme; mais dès les premiers jours de leur union, notre bon confrère visitait Ménilmontant, et présentait à sa jeune épouse, l'œuvre à laquelle il avait consacré les prémices de son affection et de son dévouement.

Un autre, lui... à notre œuvre n'a préféré que Dieu!..... à Solesmes il n'oublie pas son Ménilmontant, et il chante chaque jour en pensant à nous les « *Laudes* » du Seigneur.

Un autre, étudiant et lauréat en droit, a fait lui aussi du Seigneur la part de son héritage et de son calice. Entré à St. Sulpice, il ambitionne de rendre à la jeunesse pauvre ce que, prétend-il, il en a reçu: sa vocation, sa vie sacer-

dotale. Que Dieu exauce ses désirs! Que Notre-Dame Auxiliatrice nous le ramène quelque jour.

Quelques-uns, heureusement, sont restés; plusieurs recrues nous sont venues, dignes de tenir la place des absents, et tous réunis ils forment le Conseil du Patronage, sous la présidence d'un ancien, d'un vaillant entre les vaillants, dans l'âme duquel la modestie, la force et la tendresse s'allient admirablement et que tous ici appellent « le bon M. Virion ». Et c'est lui le héros principal de notre journée du 30 janvier dernier.

Alsacien de naissance, et Français jusqu'à la mort; élève des Beaux-Arts et lauréat de l'État au mois d'août dernier, notre cher président se présentait au monde muni de tout ce que la fortune exige de ses favoris: protections, diplômes, énergie, talents... Toutefois, sur le point de prendre son élan et d'entrer dans la lice, notre lauréat voulut prendre quelques vacances, et pour but il choisit Turin, car il voulait voir Dom Bosco, lui parler, recevoir sa bénédiction.

De fait, l'entrevue eut lieu. Dom Bosco parla et fixa son avenir...

Or, 6 mois après, M. Virion sollicitait et obtenait la faveur de revêtir la soutane et la cérémonie était fixée au 30 janvier, sous les auspices de St. François-de-Sales, en la fête du Cœur Immaculé de Marie.

A cette nouvelle l'émotion fut grande!... grande parmi les amis... grande en famille. Mais s'il y eut des regrets, s'il y eut des larmes, nul ne s'étonna, et tous se promirent d'être témoins de l'artiste, au jour où il réaliserait en lui le type idéal de l'abnégation et de la charité!...

On a dit que jamais prise de soutane ne fut plus solennelle ni plus émouvante: les circonstances le réclamaient.

Notre chapelle avait revêtu ses plus beaux atours, la devise de la famille Salésienne attirait tous les regards et fixait toutes les pensées: « *Da mihi animas, cætera tolle*. Seigneur, donnez-moi des âmes, je vous abandonne tout le reste ».

C'était M. Pisani qui avait groupé autour de sa personne si sympathique l'élite de cœurs dévoués dont nous venons de parler; c'était lui qui avait allumé dans l'âme de notre président les premières étincelles du zèle: il lui appartenait de présider l'holocauste. « Je suis bien souffrant, m'écrivit-il, mais, malade ou bien portant, j'y serai, à 2 heures ». Les amis, les parents de nos chers enfants faisaient foule, la tribune regorgeait et la chapelle était trop petite.

Le néophyte, revêtu de son brillant uniforme et du grade qu'il tenait dans l'armée, était au bas du Sanctuaire; mais, on le sentait, son cœur s'était isolé... *Sursum corda!*

M. l'abbé Pisani parla; il était trop ému pour faire un discours, il raconta discrètement l'origine de sa propre vocation, née comme tant d'autres au Patronage Sainte Mélanie, et, sans le dire, nous fit l'histoire de celui qui désormais marcherait avec lui d'un pas égal, dans la voie de l'abnégation et du dévouement tracée par le Divin Maître!...

Puis, la cérémonie de la vêtue commença au chant du *Veni Creator*, par la bénédiction du vêtement ecclésiastique et par le dépouillement de l'habit séculier; le soldat quitta le dolman et revêtit les livrées de la cléricature, symbolisant ainsi son renoncement volontaire aux prétentions du siècle, et l'acceptation d'une vie nouvelle, toute divine dans ses ambitions, dans ses mœurs, dans ses peines et dans ses joies!... C'en était fait.

Parmi les fidèles, beaucoup (qui n'ont pas su l'expliquer) pleuraient, et nos enfants, visiblement émus, réfléchissaient, car pour la première fois, peut-être, ils pénétraient pratiquement la parole qui a enfanté tant de saints, tant de vocations... *Quid prodest?*... A quoi bon?...

Le *Salve Regina* ranima tous les courages. Marie, l'arc en ciel, inondait d'un rayon de bonheur les témoins de cette émouvante cérémonie, et la Bénédiction de Jésus remplissait nos âmes de cette joie, de cette paix que le monde ne connaît et ne donne jamais!...

La fête aurait pu se terminer ici et cependant ce n'était là que la première partie de la journée! N'avions-nous pas raison de l'appeler une double fête de première classe?

Le Conseil du Patronage avait organisé une séance récréative dans l'intention, non-seulement de fêter son président, désormais l'abbé Virion, mais encore pour honorer la première visite que rendait à notre maison M. le docteur Michaux, président général des Patronages. Tout à l'heure, M. le Président nous dira lui-même le but de sa visite.

Notre salle des fêtes, si spacieuse pourtant, devint insuffisante. Au premier rang des invités prit place M. le Président général, ayant à ses côtés M. l'abbé Virion et Henri Keller avec sa jeune épouse, M. l'abbé Pisani, M. Fliche, l'un des fondateurs de l'œuvre, ancien président du Conseil, président de la Conférence de Belleville, MM. Bonnet, président de la Conférence St. Dominique, le baron de Livois, président de l'Œuvre de l'Hospitalité de Nuit, M. Dervin, vice-président de la Conférence de Ménilmontant, M. Zobel, ancien président du Conseil, et, en grand nombre, les membres des Conférences de St. Dominique et de Ménilmontant, plusieurs représentants des Patronages de Paris, des élèves des Beaux-Arts, et une élite de nos zélés Coopérateurs; les parents de nos chers enfants, qui prennent naturellement part à toutes nos fêtes, étaient très-nombreux.

Aussitôt que M. le Président, accueilli par d'enthousiastes applaudissements, eut pris place, tous nos jeunes gens externes et internes, ne formant qu'un chœur, firent entendre ou plutôt élevèrent *Le Pays sans pareil* de l'abbé Moreau.

Un compliment humoristique à M. le Président général suivit aussitôt.

M. le Président prend la parole, et chacune de ses phrases, comme autant d'effusions paternelles, sont accueillies par de cordiales acclamations. Il est heureux, dit-il, d'être venu à Ménilmontant, si odieusement calomnié, il en a la preuve, s'il est vrai de dire: tel fruit tel arbre,

et son bonheur est grand de pouvoir nous apporter en ce jour comme une lettre de réhabilitation.

Le Conseil des Patronages, en effet, a la coutume, pour encourager la fidélité au Patronage, d'accorder chaque année un certain nombre de dots aux jeunes gens qui ont fréquenté l'œuvre jusqu'au jour de leur mariage. Les dots, hélas, ne sont pas aussi nombreuses qu'il y a de candidats, de là un concours suivi d'un jugement qui les décerne aux plus méritants.

Or, cette année, le Patronage de Ménilmontant, fondé depuis 9 ans à peine, présentait, et c'était pour la première fois un candidat. Or ce candidat qui a obtenu la première place au concours avec la dot de 700 fr. et un crucifix d'une valeur de 50 fr., ce lauréat, c'est Henri Keller.

Une triple salve d'applaudissements accueille ce nom et ébranle notre salle, pendant que M. le Président remet la dot au lauréat et l'embrasse affectueusement.

Il est vrai, l'avocat, M. l'abbé Pisani, qui a fait triompher la cause, n'a négligé aucun argument; mais les mérites du candidat rendaient faciles, disons-le, le plaidoyer et le succès.

Henri Keller, membre du Patronage depuis le jour même de sa fondation, le 2 décembre 1877, ne s'en est séparé que devant l'obligation du service militaire, et encore la pensée du Patronage le suivit-elle au régiment, pour soutenir et protéger sa foi contre les plus rudes attaques.

Membre fidèle de l'Œuvre, il en avait parcouru tous les degrés hiérarchiques jusqu'à celui de préfet de la Congrégation de la Sainte Vierge, et, dans chacune des charges qu'il avait occupées, il s'était signalé par une régularité, un esprit de devoir, une distinction de manières qui en imposaient à ses camarades eux-mêmes et influèrent efficacement sur leur conduite.

Ces qualités, qui se révélèrent de bonne heure, avaient attiré sur lui l'attention du Directeur du Patronage. Celui-ci perfectionna son instruction, le poussa au brevet et l'associa enfin, en qualité de professeur, aux religieux qui tenaient alors l'école d'externes du Patronage.

Ces mérites, et bien d'autres que nous laisserons aujourd'hui sous le voile du silence... M. Pisani les avait enchassés dans un rapport modèle que nous voudrions pouvoir reproduire, et son plaidoyer avait déterminé le vote des membres du Conseil, vote que M. le docteur Michaux était heureux de proclamer, pour l'honneur et la plus grande joie de notre œuvre...

M. le Président, en homme pratique et qui connaît l'ouvrier de Paris, commenta la fable du *Laboureur et ses enfants*, et sut en tirer la morale que chacun devine. Les applaudissements répétés lui dirent que l'auditoire avait compris et qu'il n'oublierait pas...

Mais voilà que le rideau se lève et que sur la scène, transformée en délicieux jardin inondé de lumière, sont groupés çà et là de joyeux camarades, munis qui de mirlions, qui de violons, qui de flûtes, qui de tambours, qui de musettes, et font entendre la plus délicate, la plus harmonieuse, la plus ravissante des symphonies.

Tout l'auditoire est surpris, ravi.... un instant l'aubade reste en suspens, et l'un des artistes lit une poésie que je joins à cette lettre, poésie dont chaque mot éveille un souvenir, et voile une délicate allusion... et, un instant silencieuse, l'aubade reprend sa voix enchanteresse qui expire trop tôt au gré de tous.

Après l'aubade.

L'Aubade sous les rameaux verts
A jeté ses notes rieuses ;
Et les chansons capricieuses
S'envolent au loin dans les airs.

Flûtes, violons mélodieux,
Tambourins, fifres et musettes,
Ainsi qu'en nos plus belles fêtes
Ont mêlé leurs refrains joyeux.

Et maintenant dans la feuillée
Que troublaient nos joyeux concerts ;
La brise, un instant réveillée,
Sommeille sous les rameaux verts.

Et moi dans ce silence et cette ombre discrète
A vous tous qui venez ici
Assister à notre humble fête,
Au nom de mes amis, je viens dire merci.

Pour nous, n'avez-vous pas du froid bravé l'injure ?
Au coin du feu, l'hiver, on est si bien pourtant,
Et nous n'ignorons pas combien la route est dure
Qui conduit à Ménilmontant.

Merci surtout à vous (1) dont la longue carrière
S'écoule en soulageant les misères d'autrui,
Au nom de tous, merci, merci pour notre frère
Doté par vos mains aujourd'hui.

Oui, votre cœur pour nous débordé de tendresse ;
Vous venez vous mêler à nos joyeux ébats ;
Et nous admirons tous cette longue jeunesse
Ces traits qui ne s'altèrent pas.

Comme ces frais lilas dont la feuille frissonne
Quand l'aube dans les bois éveille le printemps,
Tout est sourire en vous et votre âme si bonne
Garde sa fraîcheur de vingt ans.

Car c'est se rajeunir que d'aimer la jeunesse,
On revit au contact de ses folles ardeurs ;
C'est un souffle d'avril qui passe et qui caresse ;
Son aile a le parfum des fleurs.

A vous (2) aussi, merci, qui de ce sanctuaire
Avez jadis jeté les premiers fondements,
Vous nous aimez toujours, et votre cœur de père
N'a pas oublié ses enfants.

Comme le moissonneur voit d'un regard superbe
L'épi d'or ondoyer sous le vent embaumé,
Vous voyez aujourd'hui s'épanouir en gerbe
Le grain que vous avez semé.

C'est vous que nous fétons aussi dans cette enceinte
Avec ce frère aimé que vous vîtes grandir,
Et ce brillant soldat qu'à la chapelle sainte
Votre cœur est venu bénir.

Celui (3) dont vous avez si bien conduit l'enfance
Et qui de vos conseils a toujours profité,
Sous vos yeux aujourd'hui reçoit la récompense
Acquise à sa fidélité.

Aux leçons d'autrefois il restera fidèle ;
Il sait combien la vie a des attraits trompeurs,
Et que ces bords fleuris où le monde l'appelle
Ont plus d'épines que de fleurs.

Aussi la main de Dieu, sur la route incertaine,
Où de nombreux dangers naissent à chaque pas.
A placé près de lui cette épouse chrétienne,
Fleur d'amour, nouée à son bras.

Ils iront dans la vie ainsi que ces fontaines
Qui dans les oasis naissent sous les palmiers,
Et s'en vont murmurant dans les prés, dans les plaines,
Parmi les fleurs et les rochers.

Et pourtant ce bonheur passera comme l'onde ;
Par la seule douleur, l'homme est vivifié,
Et, chrétiens, nous savons que pour sauver le monde
Il faut un Dieu crucifié.

Vous (1) avez bien compris ce sublime langage
Que la croix du Sauveur chante à l'humanité,
Oh ! vous qui dans ce jour avez pris pour partage
La douleur et l'humilité.

Au pied du saint autel que Jésus-Christ habite,
Nous vous avons tous vu, prêt pour le bon combat
Quitter en souriant pour l'habit de lévite
Votre uniforme de soldat.

Jésus vous embrasa de ses divines flammes
Sa croix est désormais votre suprême loi ;
Et vous vous écriez : « (2) Oh ! donnez-moi des âmes,
Tout le reste n'est rien pour moi ».

Vous n'abandonnez pas l'art dont vous êtes maître,
Dans votre dévouement vous voulez encoir plus ;
Lauréat des Beaux-Arts, vous deviendrez le prêtre
Et l'Architecte de Jésus.

J'ai fini... pardonnez à mon faible génie
J'ai voulu vous parler en vers.
Peut-être de nos gais concerts
J'ai trop interrompu la joyeuse harmonie.
J'aurais pu vous parler un langage vulgaire ;
Mais les vers ont plus de douceur.
D'ailleurs prose et vers doivent plaire
Quand l'inspiration vient du cœur.

Des chansonnettes les unes comiques, les autres édifiantes ; un récit drôle s'il en fut ; enfin *La Gifle*, comédie en un acte, se succèdent sans autre interruption que les fréquents éclats de rire et les bravos sans cesse répétés.

Il était bien évident que c'était la fête du bon Dieu, puisque nulle des fêtes que nous avions jusque ici préparées n'avait si facilement et si complètement réussi. A Dieu donc, merci ! Merci également à M. le Président général, si paternel, merci à M. l'abbé Pisani, merci aux membres du Conseil, à tous, amis, Coopérateurs, qui ont participé à cette fête et lui ont donné son éclat et son succès, à tous, merci.

Ah ! bon père, merci à vous aussi qui avez permis et encouragé cette fête et qui de loin l'avez bénie. Votre pensée dominait toutes nos réjouissances, votre nom était répété sans cesse, il était sur toutes les lèvres, parceque vous vivez dans tous nos cœurs.

Ah ! si vous venez à Ménilmontant, nous vous ferons de belles fêtes, et nos Coopérateurs, pour tenter votre charité, me chargent de vous dire qu'ils sauront harmoniser avec les rimes poétiques de vos pauvres enfants, le son mélodieux des aumônes que votre oreille goûte si bien.

Terminerai-je sans vous dire un mot des industries que nos infatigables Coopérateurs mettent en œuvre pour nous procurer les ressources les plus indispensables.

Beaucoup, à l'occasion de la bénédiction des ateliers, nous ont envoyé leur généreuse offrande. Une quête, à la suite d'un sermon prêché par le R. P. Sirdey, a eu lieu à St. Augustin, dont le vénéré curé est si sympathique à votre per-

(1) M. le docteur Michaux, président général des Patronages de Paris.

(2) M. l'abbé Pisani, fondateur du Patronage.

(3) Keller Henri, membre du Patronage depuis sa fondation, marié le 8 novembre 1886.

(1) M. Paul Virion.

(2) Allusion à la devise salésienne : *Da mihi animas caetera tolle*.

sonne et à votre œuvre, et, malgré les circonstances humainement défavorables, le résultat en a été très-bon, grâce au zèle extraordinaire que déployèrent nos dames quêteuses, dont voici les noms : Mesdames d'Arcet le Coëntre; la baronne de Belavalley; mademoiselle de Clisson; madame Dolez et madame Fauchier. Que de remerciements nous devons à ces dames!

Enfin plusieurs de nos Coopératrices ont obtenu 8 jours de vente, pour le mois de mai, à un comptoir de la Salle Albert-le-Grand.

Aussi, en terminant, je vous demande pour ces dames, pour tous nos Coopérateurs, pour les membres de notre Conseil, pour nos chers enfants externes et internes, pour nos bons confrères et pour votre indigne enfant votre paternelle bénédiction.

Par la pensée je baise votre main vénérable, et suis à jamais.

Votre bien-indigne mais très-affectionné

CH. BELLAMY, p. s.

FÊTE DE ST. FRANÇOIS-DE-SALES à l'Orphelinat St.-Gabriel de Lille.

Nous avons été heureux d'assister, jeudi, à l'Orphelinat Saint-Gabriel à la célébration de la fête de son patron St. François-de-Sales.

Nous avons vu là tout ce que peut la religion et la charité, pour la régénération des orphelins que la société moderne abandonne sur le pavé des grandes villes.

Cette fête était rehaussée par la présence du Révérendissime Père Dom Marie-Etienne, abbé de Notre-Dame de la Trappe et vicaire-général de l'Ordre de Cîteaux, et du T.-R. P. François d'Orange des Frères Mineurs.

Les exercices religieux du matin avaient eu lieu en présence des 140 enfants de l'Orphelinat et des zélés Coopérateurs et Coopératrices de l'œuvre de D. Bosco.

L'après-midi, une Conférence réunissait de nouveau les membres de l'œuvre dans une des salles d'étude arrangée avec goût et simplicité.

Selon la règle Salésienne, un des abbés a donné la lecture d'un passage de la vie du saint Patron des Salésiens.

Puis les enfants ont chanté un *Ave Maria*, et M. Houzé de l'Aulnoit, à la demande du directeur de l'Orphelinat, a pris la parole.

Il a remercié d'abord le révérendissime abbé de la Trappe de s'être arraché à sa chère solitude, pour présider et édifier de sa parole les Coopérateurs de l'œuvre, et le R. P. François d'Orange, dont le dévouement a grandement concouru au succès de cette fête.

M. Houzé de l'Aulnoit a retracé à grands traits les progrès de l'Orphelinat.

En 1870, la baronne Séguier fonda cet Orphelinat dont elle confia la direction aux Sœurs de St. Vincent-de-Paul.

Les enfants, dont le nombre s'éleva bientôt à 57, avaient été placés dans des ateliers comme apprentis, mais cette vie au dehors avait donné de mauvais résultats. C'est alors, en 1884, que se forma la société civile de l'Orphelinat Saint-Gabriel, et que l'illustre bienfaiteur de l'enfance, Dom Bosco, voulut bien envoyer ses prêtres, et mit à la tête M. l'abbé Bologne.

Vous savez avec quelle sagesse M. l'abbé Bologne, suivant les préceptes de Dom Bosco, a su se faire aimer de ses enfants, avant de se faire craindre, et sans qu'aucune punition leur soit jamais infligée. Vous savez aussi les miracles qu'il a accomplis dans sa direction, en créant des ateliers et en leur mettant en mains tous les outils nécessaires. L'œuvre est certes en prospérité, mais, comme nous l'avons dit dernièrement en rendant compte d'une visite dans ces ateliers, il y a encore beaucoup à faire.

H. Houzé de l'Aulnoit, dont nous regrettons vivement de ne pouvoir, faute de place, donner tout le remarquable discours, a indiqué aux Coopérateurs ce qui avait été fait et ce qui restait à faire.

Le R. P. Dom François d'Orange a pris ensuite la parole et, dans un langage gracieux et imagé, qui révèle bien la fréquentation des cours, a fait, tout en s'en défendant, un éloquent sermon de charité.

Il a fait sourire, mais il a su aussi émouvoir, et son éloquence portera des fruits pour l'Orphelinat.

Le R. abbé de la Trappe, dont la robe blanche donne à sa physionomie bronzée un caractère céleste, s'est levé et, de la voix calme et mesurée qui convient à l'abbé de l'Ordre des Silencieux, suivant son expression, a remercié le révérend Père Dom François d'Orange de son chaleureux appel à la régénération des orphelins, de son *Chant d'amour* pour les déshérités du monde.

« Je suis sorti de ma chère solitude, a dit le R. P. Dom Aimé-Etienne, pour visiter cette grande cité lilloise, la ville de science, de piété et de charité, et je suis heureux d'assister à votre fête, pour vous dire ce que nous ressentons là-bas pour la ville de Lille.

» J'ai examiné avec d'autant plus de sollicitude l'Orphelinat dirigé avec tant de tact par le vénéré Dom Bologne, que moi aussi j'ai mon Orphelinat, qui, plus heureux que le vôtre, est occupé aux travaux de la terre, si abandonnés de nos jours et dont l'abandon est peut-être la grande cause de nos malheurs.

» J'ai admiré la belle organisation, et je dis à D. Bologne : « Vous n'avez plus rien à craindre, vous êtes entouré ».

Le révérendissime abbé a terminé en donnant lecture de la lettre de Dom Bosco, à qui l'âge et les infirmités n'ont pas permis le voyage.

Un quête a été ensuite faite, elle a dû être fructueuse.

A l'issue de la conférence, les Complices ont été chantées par les enfants de l'Orphelinat, dans la chapelle de l'établissement, ornée de fleurs par ces braves cœurs.

(Le Nouvelliste du Nord).

NOUVELLES DE LA TERRE DE FEU et de la Patagonie.

S. Carlos d'Almagro, le 29 décembre 1886.

TRÈS-CHER MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je suis venu à Buenos-Ayres du consentement de mes Supérieurs, D. Fagnano, Mgr. Cagliero et aussi de M. le Gouverneur, qui m'a gracieusement accordé le passage gratuit pour l'aller et le retour.

Voici le motif qui m'a déterminé à laisser pour un peu de temps Santa Cruz : réunir une somme suffisante pour nous permettre de construire une chapelle et une maison dans cette Mission, où nous ne possédons encore ni l'une ni l'autre.

La chapelle nous est d'une absolue nécessité, si nous voulons faire quelque bien, comme aussi la maison, si on tient réellement à établir une de nos résidences à Santa Cruz. On me dit qu'il est le choléra à Buenos-Ayres, et que chaque jour un certain nombre d'habitants succombe à ses atteintes.

Toutefois, je ne laisserai pas pour cela de faire les démarches nécessaires à mon projet : il faut que je me remue, et je me remuerai.

D. Fagnano, profitant d'une expédition scientifique à la Terre de Feu, est en train de visiter le territoire de sa Mission.

Parti de Patagones, il passa avec nous, à Santa Cruz, les 16 et 17 novembre, et le 24 du même mois, après un bon voyage, que, vers les dernières heures cependant, les vents contraires rendaient pénible, il arrivait et débarquait à St. Sébastien. C'est une baie de l'île du Fuego, située vers l'embouchure du détroit de Magellan, au Nord-Est de la Terre de Feu.

Le jour suivant, 25, d'après les nouvelles que nous avons reçues par le *Villarino* le 6 décembre, les soldats de l'escorte furent assaillis par les Indiens Onas, d'une grêle de traits qui blessèrent gravement le capitaine. Mais les pauvres Indiens, fort maltraités, payèrent bien cher leur audace. Les troupes de la République Argentine firent feu sur eux ; puis, poursuivant l'épée à la main les malheureux qui fuyaient en désordre, ils en tuèrent quatorze et en blessèrent un grand nombre, dont la plupart seront morts probablement peu après. Quelques Indiens, parmi lesquels deux femmes avec leurs enfants de quelques jours, restèrent au pouvoir des vainqueurs.

Depuis le 25 novembre, jour de cet événement, jusqu'à aujourd'hui, on n'a plus eu de nouvelles ni de l'expédition, ni de notre cher Dom Fagnano. Il n'y a aucune communication possible, le télégraphe et la poste étant encore à établir.

J'arrivai à Patagones le 25 décembre sur le *Villarino*, qui retournait de la Terre de Feu, ayant à bord les prisonniers.

Parmi eux se trouvait une femme qui chantait continuellement une chanson gutturale et lugubre, en regardant en l'air autour d'elle, comme insensée.

Elle croyait peut-être voir errer les spectres des siens, morts dans la première rencontre.

Je caressai les pauvres petits enfants de quelques mois, prémices de la Terre de Feu, baptisés par D. Fagnano, qui leur avait mis au cou une médaille de la Sainte Vierge.

Pauvres petits anges !

A Patagones je n'ai pas trouvé Monseigneur Cagliero. C'est que, Missionnaire lui aussi, il est allé sur le *Río Negro* avec les PP. Milanésio, Panaro et le frère Zanchetta, dans *Chinchinal* sur Choel-Choel, à 60 lieues environ de Patagones.

Dans un mois il a déjà administré le Baptême à tous les garçons et filles de la tribu de Saihuéque, entendu beaucoup de confessions et distribué de nombreuses Communions.

Bientôt dans une cérémonie solennelle il confèrera le Baptême à tous les adultes, qui pourront être deux mille environ.

D. Milanésio est le bras droit de Monseigneur ; il parle parfaitement l'idiome Tuelche, de façon à étonner les indigènes eux-mêmes. Il a réussi à dissuader un grand nombre d'entre eux de se peindre le visage avec ces couleurs étranges, qui les faisaient ressembler à des démons. Monseigneur habite ici une cabanne en bois qui est à la fois dortoir, salon, réfectoire et cathédrale. Tout y a libre accès : vent, poussière, soleil, pluie, mais surtout une chaleur de 40 degrés qui arrive à l'improviste et dont Monseigneur souffre beaucoup.

D. Piccono, lui aussi, était allé en Mission, à Bahia, à l'Arrojo Curto, à la Grande Lagune. Il a trouvé partout des Italiens, et à l'Arrojo Curto jusqu'à des habitants du Canavese, pas tous catholiques parfaits, sans doute, mais tous pleins de cœur. Nous leur avons serré la main avec une paternelle effusion.

D. Remotti était également en Mission de ça, de là, à travers le désert. Je termine. Ici nous allons tous bien. Seul Dom Bourlot a eu une attaque de choléra ; mais il est maintenant mieux que les autres : c'est un véritable Samson, vous le savez. Priez toujours et faites prier pour nous ; nous en avons un très-grand besoin. Mais, un souvenir spécial pour celui qui, baisant en toute humilité votre main paternelle, se dit

Votre fils très-affectionné en Jésus-Christ

D. JOSEPH MARIE BEAUVOIR.

LA FÊTE DES COOPÉRATEURS SALÉSIENS À LA CIOTAT.

(Bouches du Rhône).

La jolie petite ville de la Ciotat, habitée par une nombreuse colonie d'Italiens attirés sur ces bords enchanteurs par les ateliers des Messageries Maritimes, est justement fière d'une église charmante, dédiée à Notre-Dame de Grâces, et construite sur une hauteur en pente douce, qui domine la rade et la pleine mer.

Cette église a été rachetée et restaurée par les soins généreux du zélé Curé de la Ciotat, providence de sa paroisse, qui lui doit toute sorte de bienfaits. M. le chanoine Paranke a affecté ce bijou d'architecture néo-byzantine aux réunions de la colonie italienne, dirigée avec un zèle au-dessus de tout éloge par Dom Varaia, des Salésiens, en résidence à Saint-Cyr.

Par ses soins et sous la direction du digne fils de Dom Bosco, un chœur puissamment nourri et accompagné d'un excellent harmonium, a chanté la Messe et les vêpres harmonisés pour la fête de St. François-de-Sales.

C'est M. le Curé de la Ciotat qui a officié dans la vaste église, remplie par les Italiens et par les Coopérateurs, auxquels s'était jointe une nombreuse population, heureuse de donner ce témoignage de sympathie à Dom Varaia et à son fidèle troupeau.

L'exécution musicale a été fort appréciée, et les virtuoses ont été récompensés de leur bonne volonté par un succès remarquable.

C'est le témoignage que leur a rendu l'orateur de la fête, Mgr. Ricard, Prélat de la Maison de Sa Sainteté, un compatriote toujours heureux de s'associer au bien opéré par son excellent ami M. le chanoine Paranke, qui l'avait invité à faire, le soir, une Conférence sur le but et les moyens des œuvres de Dom Bosco.

L'annonce du sujet avait attiré un nombreux auditoire, devant lequel l'éloquent Prélat a exposé les supériorités de la charité par excellence, qui consiste à répandre la vérité. Le conférencier a montré, dans la suite des âges chrétiens, la lutte de l'apostolat contre l'erreur, et, rappelant un souvenir tout local, il a, dans un saisissant tableau, reconstitué la scène accomplie en 93, dans l'église où l'on était réuni, singulièrement transformée par les révolutionnaires en Temple de la Raison. Venant au siècle actuel, il a montré Dom Bosco, suscité de Dieu pour opposer la charité du cœur et de l'intelligence à l'esprit d'erreur contemporain. En terminant, Mgr. Ricard a rappelé comment la Ciotat devait sa fondation et sa prospérité aux émigrants de Gênes et de la rivière génoise, à un moment où la future ville n'était qu'un ramassis de quelques huttes de pêcheurs. Les nouveaux venus bâtirent les édifices religieux, en même temps que les forts et les murs d'enceinte. « Vous êtes donc ici chez vous, mes frères les Italiens, s'est écrié l'orateur, et, en vous rendant cette église, votre digne Pasteur acquitte la dette de reconnaissance de nos pères! » Cette revendication et ce souvenir ont ému vivement les auditeurs.

Les Coopérateurs salésiens, réconfortés par les impressions de cette belle fête de 1887, se sont promis de redoubler de zèle, heureux de coopérer, par leurs aumônes, leurs sympathies et leurs prières au grand apostolat de Dom Bosco, dont le cœur atteint et embrasse le monde entier par ses œuvres lumineuses et moralisatrices.

LAZARE B.

Une grâce de N.-D. Auxiliatrice.

TRÈS AIMÉ PÈRE D. BOSCO,

Je veux vous raconter une grâce magnifique accordée sous mes yeux par Marie Auxiliatrice.

J'avais appris à Rio Janeiro qu'une dame *Fazendeira*, nommée Antonia Lodovica Mascarenhas, bonne coopératrice salésienne se trouvait gravement malade. Craignant qu'elle n'eût pas pu se confesser encore, vu la distance à laquelle sa Fazenda se trouve de la paroisse, je me décidai à l'aller visiter. Je devais aller en mission et je partis, en effet, le 21 août avec Manuel Fonseca, coadjuteur, par le train de 7 heures du matin. Nous arrivâmes à la station de Ubà vers les 2 heures de l'après-midi. De la station, jusqu'à la fazenda, restent encore 3 lieues qu'il faut faire à cheval. Nous arrivâmes à 6 heures 1/2. La famille nous connaissait déjà; c'est pourquoi, dès qu'elle nous vit, elle fut remplie de consolation et tous s'en allaient répétant que c'était vraiment le Seigneur qui m'avait envoyé vers eux, pour donner à l'agonisante une dernière absolution.

Tous montraient le plus vif désir de me voir rester auprès d'eux jusqu'à ce que la pauvre dame eût rendu le dernier soupir. Depuis deux jours, la malade ne parlait plus et l'on disait qu'elle ne donnait plus aucun signe de reconnaître les parents empressés autour d'elle. Je ne tardai cependant pas à m'apercevoir qu'elle voyait et entendait tout, bien qu'elle parût hors de ses sens. Demeuré seul avec elle, je lui adressai quelques paroles pour l'exciter à des actes d'une véritable douleur et tout aussitôt je lui donnai l'absolution et la bénédiction papale, avec l'indulgence plénière in articulo mortis.

Ensuite, avec toute la famille, nous récitâmes une partie des prières pour les agonisants et les litanies. Cela fait, je donnai à la mourante la bénédiction de Marie Auxiliatrice. Peu après, le médecin, qui avait déclaré la mort presque imminente, s'approcha du lit et s'écria avec surprise que le pouls de la malade était meilleur; je sortis alors de la chambre, disant que si l'on voyait quelque aggravation dans l'état de la malade, on voulût bien m'appeler. Le lendemain matin, je confessai quelques personnes de la famille qui communieraient à la messe, que je voulus offrir pour la malade, au Sacré-Cœur de Jésus et en l'honneur de Marie Auxiliatrice. Vers la nuit, l'état de la malade devenant beaucoup plus mauvais, je fus appelé en toute hâte auprès d'elle. Toutes les personnes présentes et le médecin lui-même assuraient que l'agonie avait commencé; la malade, en effet, paraissait devoir d'un moment à l'autre rendre le dernier soupir. Nous tombâmes tous à genoux, je donnai pour la seconde fois à la malade la bénédiction de Marie Auxiliatrice. Je demandai, dans le fond de mon cœur, à la Vierge Sainte d'accorder à la moribonde la grâce de reprendre ses sens et de parler à ses parents, arrivés le même jour de pays lointains. Toutefois,

sur le premier moment, cette demande me parut téméraire et je pensai en moi-même: « Qui » suis-je, ô ma bonne Mère, pour vous demander » avec tant de confiance une pareille grâce? » Mais, quelle n'est pas la bonté de Marie Auxiliatrice! A la grande surprise de tous, la brave dame commença dès ce moment à se trouver mieux; la nuit fut plus tranquille et la malade parut reconnaître ceux qui s'approchaient d'elle.

Le lendemain matin, tandis que je me disposais à la célébration de la sainte Messe, on vint m'appeler, en disant que la malade parlait et me demandait pour se confesser. Voici quelles avaient été ses paroles textuelles: *Que do Padre que esteve aqui hontem de noite à minha cabeceira? Oú est ce Prêtre qui, hier, pendant la nuit, se tenait là, près de mon chevet? E aquelle a quem a senhora deu da outra vez a esmola.* C'est lui, répondirent-ils, celui-là même auquel l'autre jour vous avez fait l'aumône:

Ah! é aquelle que cantou não é? chamen a elle, quero me confessar; as senhoras hontem se confessarão e eu também quero. Ah! reprit la malade, c'est celui qui chantait n'est-ce pas? Appelez-le, je veux me confesser; vous, vous êtes confessés hier; je veux à mon tour me confesser.

J'entre dans sa chambre, et la trouve assise sur un fauteuil. Après plusieurs mois d'une cruelle maladie, après avoir souffert une dure agonie, être restée deux jours sans parole, attendant à chaque instant sa dernière heure, l'entendre en cet instant se confesser avec toute tranquillité et avec tant de présence d'esprit; n'était-ce pas merveilleux, et pouvais-je nier que Marie Auxiliatrice avait posé sa sainte main sur la tête de cette bonne dame?

Elle se sentait la gorge assez libre pour pouvoir avaler sans difficulté; je lui administrai donc avec toutes les cérémonies prescrites le saint Viatique durant la sainte Messe. Oh! combien cette scène fut touchante, vraiment belle et édifiante! Plus de 10 de ses parents assistaient à l'auguste cérémonie, sans compter les personnes de la maison et celles du voisinage.

La patience et la résignation de la malade étaient, avec ce que je viens de rapporter, de puissants motifs de consolation pour toute la famille. Le 27, l'état devint plus grave; le 28 la malade entra en agonie, pour la seconde fois. Le 29 au matin, fête du Cœur très pur de Marie, je fus, en toute hâte appelé pour l'assister à ses derniers instants; mais, après une heure d'attente, je résolus d'aller célébrer le saint Sacrifice pour elle, persuadé qu'elle attendait cette faveur pour mourir. Dans la sainte Messe, je priai la Vierge bénie que, si la mort de sa servante était décrétee, elle voulût bien la prendre avec elle au Paradis en ce jour-même consacré à son très saint Cœur, sans la laisser passer par le purgatoire, puisqu'il paraissait qu'elle l'avait déjà subi par anticipation, dans une si longue agonie.

Je finissais la messe lorsque l'on vint me dire que la malade allait mieux et qu'elle avait pu prendre un peu de bouillon. Tous assuraient que

son état promettait encore plusieurs jours de vie; mais, moi, je disais: elle mourra certainement aujourd'hui; vous verrez. — Il me paraissait impossible que Marie Auxiliatrice ne voulût pas conduire au ciel avec elle, cette personne dévouée à son culte, en ce beau jour de la fête de son très saint Cœur.

En effet, vers les 9 heures 1/2 du soir, elle expirait, tandis que je me tenais auprès d'elle. Précieuse mort!

Excusez-moi d'avoir trop abusé de votre bonté par la longueur de cette lettre.

Bénissez moi, priez notre bonne Mère de vouloir bien me tenir sous son virginal manteau. Combien, j'ai besoin de sa protection! Tous mes confrères me chargent de vous présenter leurs devoirs.

Je suis, de votre Révérence,

Le très humble et très obligé fils

D. CARLO G. PERETTO.

Collège S. Rose, 16 octobre 1886.

Relevons ici, chers lecteurs, un fait bien consolant. Le missionnaire n'oublie pas l'aumône qu'il a reçue et, sans être appelé, il accourt pour assister sa bienfaitrice. Le Seigneur récompense cette dernière en lui donnant toute facilité de recevoir les sacrements et, comme une mère pleine d'amour, Marie Auxiliatrice la console et la réjouit en bien des manières. Ainsi les faits prouvent toujours la vérité de cette parole des saints livres: l'aumône nous fait trouver grâce en présence de Dieu et attire sur nous sa miséricorde.

LIBRAIRIE SALÉSIENNE, 28, rue Boyer, PARIS

EN VENTE

AU PROFIT DES ŒUVRES DE DOM BOSCO

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Traduit en vers français

par Mr. HAUTOME

INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS

1 vol. magnifiquement relié
façon maroquin avec dentelle en or 10 Fr.

Cet ouvrage a été l'objet de lettres très élogieuses de plusieurs Archevêques, Evêques et ecclésiastiques.

Avec permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant MATHIEU GHIGLIONE

Turin, 1887 - Imprimerie Salésienne.